



Revue d'histoire
des chemins de fer

Revue d'histoire des chemins de fer

36-37 | 2007
Images de cheminots

Les mémoires de la résistance des cheminots. L'émergence des premières représentations et leur diffusion par les anciens résistants

*The collective memory of the railwaymen's resistance. How its fundamental
elements were chosen and disseminated by former resistance fighters*

Coralie Immelé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhcf/105>
DOI : 10.4000/rhcf.105

Éditeur

Association pour l'histoire des chemins de fer

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007
Pagination : 110-124
ISSN : 0996-9403

Référence électronique

Coralie Immelé, « Les mémoires de la résistance des cheminots. L'émergence des premières représentations et leur diffusion par les anciens résistants », *Revue d'histoire des chemins de fer* [En ligne], 36-37 | 2007, mis en ligne le 10 mai 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhcf/105> ; DOI : 10.4000/rhcf.105

Tous droits réservés

Les mémoires de la résistance des cheminots. L'émergence des premières représentations et leur diffusion par les anciens résistants

Coralie Immelé

Doctorante à l'université Lumière-Lyon 2

Les cheminots résistants ont longtemps été perçus comme les membres d'un groupe professionnel qui avait participé en grand nombre à la Résistance¹, notamment en sabotant des voies ferrées. Ces images pérennes, issues de la période clandestine, se sont diffusées dans la mémoire sociale dès l'après-guerre, *via* le cinéma² (*Bataille du rail*, *Le Train...*) et la littérature. Elle sont, avec plus ou moins de force, défendues et entretenues, au moyen de commémorations et de publications, par des personnes morales (SNCF, parti communiste, Fédération CGT des cheminots...) et physiques (anciens résistants cheminots³ ou non⁴), tous acteurs de la mémoire de la résistance des cheminots. À ces

1- Robert Barroux, *Histoire générale illustrée de la Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Guillet, 1947, tome 2, p. 47. Sur les treize pages qui traitent de la Résistance, une seule est accordée à l'engagement des membres d'un groupe professionnel et l'archiviste de la mairie de Paris a choisi de mettre en lumière celui des cheminots. L'extrait d'un courrier adressé par l'écrivain Gilles Perrault à Christian Chevandier en mars 2000 est également évocateur : « Au cours des décennies précédentes, la corporation [cheminote] était [...] considérée comme incarnant, mieux qu'aucune autre, l'esprit de résistance. » cité par Christian Chevandier, « Les cheminots, la SNCF et la Seconde Guerre mondiale, 1945-2000 », in AHICF, *Une entreprise publique dans la guerre : la SNCF, 1939-1945*, Paris, PUF, 2001, p. 305.

2- Nous renvoyons ici aux analyses de Sylvie Lindeperg, *Les Écrans de l'ombre. La Seconde Guerre mondiale dans le cinéma français (1944-1969)*, Paris, Éditions du CNRS, 1997, p. 79-86 ; Michel Ionascu, *Cheminots et cinéma. La représentation d'un groupe social dans le cinéma et l'audiovisuel français*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 55-66 ; Christian Chevandier, *Cheminots en grève ou la construction d'une identité (1848-2001)*, Paris, Maison-neuve et Larose, 2002, p. 234.

3- Paul Durand, *La SNCF pendant la guerre, sa résistance à l'occupant*, Paris, PUF, coll. « Esprit de la Résistance », 1968 ; Louis Armand, *Propos ferroviaires*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1970 ; Robert Vansteenkiste, *Des cheminots de Lens-Avion-Méricourt dans la Résistance*, s.l., s.e., 1994.

4- Nicolas Hobam, *Quatre années de lutte clandestine en Lorraine, Historique du mouvement Lorraine*, Nancy, Chez l'auteur, 1946 ; rééd., s.l., Éditions du Bastion, 2002 ; Albert Ouzoulias, *Les Bataillons de la jeunesse*, Paris, Éditions sociales, 1967 ; Maurice Choury, *Les Cheminots dans la bataille du rail*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1970.

représentations collectives unanimistes s'ajoutent des figures individuelles – emblèmes de mémoires particulières – qui personnifient peu à peu le combat des cheminots résistants. Certaines émergent dès la clandestinité comme les communistes Pierre Semard, Jean Catelas et Georges Wodli, d'autres après la Libération (Louis Armand, Maxime Guillot, Gabriel Thierry, Lucien Rose...). La mémoire résistante du groupe des cheminots, à l'instar de celle de la Résistance, est plurielle et la dichotomie entre mémoires gaulliste et communiste, communément évoquée, est insatisfaisante, certains protagonistes, tel le compagnon de la Libération Louis Armand, organisateur du réseau Résistance-Fer⁵, pressenti pendant un temps pour être le candidat des centristes contre de Gaulle aux élections présidentielles de 1965, n'entrant pas dans cette classification binaire. De même, les deux autres compagnons Maxime Guillot et Gabriel Thierry, tous deux socialistes, ont été respectivement membres de l'Organisation civile et militaire et de Libération-Nord.

Ces images trouvent épisodiquement droit de cité dans les témoignages des acteurs de la Résistance. Ces derniers sont imprégnés des représentations individuelles et/ou collectives de la résistance des cheminots véhiculées par chacune des mémoires des organisations de résistance auxquelles ils ont appartenu – les anciens de Libération-Nord promeuvent le souvenir de Gabriel Thierry, cheminot dirigeant le service des sabotages ferroviaires de ce mouvement – et/ou des groupements politiques – les auteurs communistes rendent hommage à leur ancien secrétaire général Pierre Semard et rappellent le rôle central joué par les cheminots lors du déclenchement, en région parisienne, de la grève du 10 août 1944 –, syndicaux, associatifs, amicaux, etc., dont ils sont membres.

Notre propos ne vise ni à dresser un panorama exhaustif des multiples mémoires de la résistance des cheminots, ni à mettre en exergue les différents acteurs qui ont supporté, au fil du temps, ces diverses représentations mais reste plus modeste. Il s'agit, dans un premier temps, de présenter, en prenant les exemples de cinq figures emblématiques (les cheminots, Pierre Semard, Jean Catelas, Georges Wodli et Louis Armand), la mise en place, durant la clandestinité et à la Libération, des premières composantes – gaulliste et communiste – de la matrice mémorielle de la résistance des cheminots. Ces éléments matriciels sont, dans un second temps, régulièrement remémorés, entre autres dans les ouvrages des anciens résistants qui constituent *ipso facto* un des vecteurs de mémoires de la résistance des cheminots.

5- C'est l'un des motifs évoqués dans la citation lui attribuant la croix de la Libération le 18 novembre 1944.

Le choix des premières représentations (1940-1944)

Les acteurs de mémoires de la résistance des cheminots se positionnent dans le combat des représentations de cette résistance dès la clandestinité, c'est-à-dire au moment même où les cheminots, individuellement ou dans des organisations de résistance, se battent contre les Allemands et le régime de Vichy. Quelques traces disséminées dans les publications clandestines attestent une bataille mémorielle entre communistes et gaullistes qui s'affrontent autour du thème de l'efficacité des actions – immédiate ou à plus long terme – que doivent mener les cheminots. Cette lutte aboutit à l'émergence de représentations – réductrices – qui sont en deçà de la réalité du combat protéiforme mené par les cheminots. À titre d'exemple, les sabotages de voies ferrées – forme de résistance fréquemment citée pour illustrer leur combat – marquent durablement, à cause de leur résultat spectaculaire, la mémoire sociale⁶. Les cheminots, jusqu'alors exclusivement figure de proue de la classe ouvrière, deviennent, en 1945, avec l'obtention de la citation à l'ordre de l'Armée et l'attribution de la croix de guerre, une des figures collectives éponymes de la Résistance. Dans la mémoire communiste, trois leaders du parti et du syndicalisme cheminot, Jean Catelas, Pierre Semard et Georges Wodli, tués entre 1941 et 1943, vont progressivement incarner l'engagement des cheminots dans la Résistance. Au sein même de cette mémoire, des choix sont effectués et la figure de Semard éclipse petit à petit celles de Catelas et de Wodli. La figure de Louis Armand paraît faire surface à la fin de l'année 1944, son élévation au rang de compagnon de la Libération le 18 novembre constituant un des premiers marqueurs de sa notoriété mémorielle. La première apparition de chacune de ces figures reste assez difficile à repérer à cause du décalage dans le temps entre la mémoire – presque instantanée et contemporaine de l'événement – et sa marque de reconnaissance dans l'espace public. Deux figures sortent grandies de la période clandestine – Pierre Semard et le groupe des cheminots résistants saboteurs – et se voient consolider dans l'immédiat après-guerre grâce à des vecteurs événementiels forts (inhumation de la dépouille de Pierre Semard au cimetière du Père-Lachaise en mars 1945, remise de la citation collective à l'ordre de l'Armée à l'association Résistance-Fer en mai et sortie du film *Bataille du rail* en janvier 1946).

6- Voir la notice rédigée par Christian Chevandier et Georges Ribeill, « Sabotages ferroviaires », in François Marcot (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2006, p. 760-761.

Les gaullistes, dès août 1940, et les communistes, après la rupture du pacte germano-soviétique, prennent conscience du fait qu'ils livrent, en même temps qu'un combat contre l'ennemi, une bataille des représentations dont l'un des enjeux essentiels auprès des cheminots est celui des formes de résistance à utiliser. Ils sont alors mus par des considérations sur l'efficacité tactique de celles-ci qui sont divergentes. Dans les émissions de la BBC, les voix d'Outre-Manche prônent le renseignement et les petits sabotages répétitifs :

« Il s'agit dès maintenant d'accomplir une action permanente avec des moyens bien adaptés aux circonstances actuelles. Le cheminot va partout. Il voit beaucoup de gens. Il part de Paris le matin pour être à Bordeaux le soir. Dans le pays démembré, dans le pays en détresse, le cheminot devient un émissaire. Il transmet à Lille ce qu'il a vu à Paris⁷. »

« Rappelez-vous, camarades cheminots, [...] qu'un train déraillé, un pont détruit, s'ils sont de magnifiques gestes de résistance, s'ils constituent de magnifiques avertissements aux nazis et aux traîtres ne valent pas autant, s'ils ont coûté des vies françaises, que des gestes moins ambitieux, répétés dix fois, cent fois, mille fois si vous le voulez. Ce qu'il faut donc faire en ce moment, c'est multiplier et généraliser les petits embêtements. Une boîte surchauffée, une vis mal serrée, une roue mal graissée, toutes milliers d'autres petites maladroites du même genre pratiquées systématiquement tous les jours et toutes les heures par des milliers de cheminots, cela équivaut à des trains qui s'arrêtent, à des voies encombrées, des horaires détraqués⁸. »

Dans les journaux communistes, le mot d'ordre incite plutôt les cheminots à des sabotages de plus grande envergure :

« Cheminots [...] sabotez le matériel confié à vos soins. Désorganisez les transports. Détruisez, incendiez sur les voies, tout ce qui est destiné aux Allemands. Que par vos soins, les catastrophes s'abattent sur les convois de troupes⁹. »

7- Jean-Louis Crémieux-Brilliac (dir.), *Les Voix de la liberté. Ici Londres 1940-1944*, tome 1, *Dans la nuit, 18 juin 1940-7 décembre 1941*, Paris, La Documentation française, 1975, p. 57.

8- *Ibid.*, p. 281.

9- Archives de l'Institut d'histoire sociale de la CGT (IHS CGT), *La Vie ouvrière*, n° 79 (21 mars 1942), p. 1.

« Incendies de wagons à Grenoble, Nîmes, Lunel ; destructions de locomotives et de wagons à Marseille, Clermont, Toulouse... Dérailllements sur les grandes lignes de Lyon à Mâcon, de Lyon à Marseille, de Clermont à Saint-Étienne... Il faut faire plus ! Chaque cheminot doit être un saboteur¹⁰. »

Les publications communistes vont cependant rapidement associer à ces appels au sabotage l'idée selon laquelle tous les cheminots participent à ces actions :

« Les boches sentent peser sur eux le courroux des 300 000 cheminots de France. Actes de sabotage, catastrophes se multiplient. Ce n'est pas encore assez, cheminots ! Une seule idée dans la tête de chacun de vous : comment désorganiser les transports ?¹¹ »

« Vous êtes 300 000 qui à chaque heure, chaque minute, n'aurez qu'une pensée : saboter¹². »

Les cheminots résistants sont publiquement mis à l'honneur le 17 mai 1945 par la remise de la citation collective à l'ordre de l'Armée, signée par de Gaulle, à l'association Résistance-Fer, « groupement amical de tous les cheminots ayant participé à la Résistance sur les chemins de fer »¹³ :

« Les cheminots, regroupés dans « Résistance-Fer », ont lutté pendant toute la durée de l'occupation, avec ténacité, courage et discipline, en dépit de tous les risques, pour la cause de la France et de la liberté¹⁴. »

Les cheminots sont ici décrits comme les membres d'un groupe qui a résisté continûment dans son ensemble. Cette représentation collective est consacrée par le film de René Clément *Bataille du rail* qui « impos[e] la relation cheminot-résistant »¹⁵. Par ailleurs, les arguments sélectionnés pour motiver cette citation sont dans la droite ligne des directives prescrites entre 1940 et 1944 par l'état-major de Londres (renseignement, « sabotage discret »¹⁶, plan vert préconisant les destructions ciblées d'installations ferroviaires lors du débarquement allié) :

10- IHS CGT – Fédération des cheminots, *La Tribune des cheminots*, n° spécial, 7 mars 1943, p. 2.

11- Centre des archives historiques de la SNCF, Le Mans (CAH SNCF), 25LM258, *La Vie ouvrière*, n° 89 (29 mai 1942), p. 2.

12- IHS CGT, *La Vie ouvrière*, n° 94 (4 juillet 1942), p. 2.

13- Archives nationales (AN), 72AJ2280, Statut de l'association Résistance-Fer du 15 décembre 1944.

14- CAH SNCF, 25LM2102.

15- Michel Ionascu, *op. cit.*, p. 66.

16- Jean-Louis Crémieux-Brilhac (dir.), *op. cit.*, p. 281.

« Leur activité dans la Résistance s'est exercée sous toutes les formes et a été particulièrement nuisible à l'occupant. Sur le plan militaire, ils ont apporté une contribution importante à l'effort de guerre des Alliés en les renseignant régulièrement sur les transports ennemis et en sabotant ces transports. Après le débarquement, ils ont exécuté sans défaillance un plan de désorganisation des chemins de fer préparé à l'avance, contribuant ainsi, pour une large part, à la paralysie des transports qui a été l'un des motifs les plus certains de la défaite des Allemands dans la bataille défensive qu'ils durent mener en France contre les armées de la Libération. »

La bataille que se livrent gaullistes et communistes autour des représentations de la résistance des cheminots s'apaise à la Libération. Les deux images phares issues de la période clandestine – le peuple cheminot résistant et le cheminot saboteur – font l'unanimité parmi les gaullistes et les communistes.

Dans la mémoire communiste, trois hauts responsables du parti et du syndicalisme cheminot – Pierre Semard, Jean Catelas et Georges Wodli – vont symboliser l'engagement des cheminots dans la Résistance. Leurs noms sont, au départ, étroitement liés dans les publications clandestines qui appellent les cheminots à l'action :

« Sachez rester fidèles à la mémoire de Jean Catelas, de Pierre Semard, en désorganisant les transports¹⁷. »

« Pour venger Pierre Semard, Jean Catelas, Georges Wodli et toutes les victimes des nazis, il n'est pas un cheminot qui hésitera à participer à la paralysie des transports chaque fois qu'il en aura la possibilité¹⁸. »

Toutefois, Catelas et Wodli vont progressivement être positionnés derrière Semard :

« Gloire à la noble figure de Pierre Semard, fusillé par les boches ! Gloire aux vaillants militants Wodli, Catelas et aux centaines de cheminots fusillés par les assassins hitlériens¹⁹. »

17- CAH SNCF, 25LM258, tract intitulé « Cheminots champenois... » trouvé au dépôt de Reims le 4 juillet 1942.

18- IHS CGT – Fédération des cheminots, *La Tribune des cheminots. Organe de la direction illégale de la Fédération des cheminots*, mars 1944, p. 1.

19- *Ibid.*, septembre 1944, p. 1.

Ce constat révèle les choix mémoriels qui se sont opérés, dès la clandestinité, au sein du parti communiste. Pour les expliciter, il est essentiel de retracer à grands traits les itinéraires respectifs de Catelas, de Wodli et de Semard. Jean Catelas²⁰ est secrétaire du syndicat CGTU des cheminots du Nord de 1922 à 1932, député de la Somme en 1936 puis désigné comme membre suppléant du comité central du parti en 1937. Il échappe aux arrestations consécutives à l'interdiction du PCF le 26 septembre 1939 du début du mois d'octobre et gagne clandestinement Paris. Rare membre du comité central, avec Gabriel Péri, à être présent dans la capitale au cours du premier semestre 1940, il est associé de très près à la politique des cadres menée par Maurice Tréand. Malgré des réserves²¹, il participe avec lui, entre juin et juillet 1940, aux négociations avec les autorités allemandes pour la réparation légale de l'*Humanité*. Cet acte a pour conséquence, dans la crise de direction qui s'ensuit au PCF entre la fin de l'été 1940 et le printemps 1941²², de les discréditer et de les évincer de leurs responsabilités politiques. Ce fait, qui renvoie à un épisode épineux de l'histoire du parti communiste français, contribue à expliquer la relégation mémorielle au deuxième rang, derrière Pierre Semard, de Jean Catelas et ceci malgré sa mort tragique (il est décapité le 24 septembre 1941). Georges Wodli²³, ancien secrétaire de l'union des syndicats des cheminots d'Alsace-Lorraine et membre du comité central du PCF depuis 1932, est, au printemps 1941, délégué interrégional du comité central clandestin pour l'Alsace-Moselle. Il est chargé d'organiser la résistance communiste dans les trois départements placés sous tutelle allemande. Arrêté le 30 octobre 1942, il décède le 2 avril 1943, à la suite de tortures, au camp de Schirmeck. Il demeure, dans la mémoire communiste, la figure régionale de la résistance en Alsace-Moselle. Reste donc Pierre Semard²⁴. Occupant, dans les années 1920 et 1930, les plus hautes fonctions au sein du syndicalisme cheminot (secrétaire général des fédérations CGT en 1921 et CGTU – dont il

20- Yves Le Maner, Jean Maitron et Claude Pennetier, « Jean Catelas » in Jean Maitron et Claude Pennetier (dir), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Cédérom, Paris, Éditions de l'Atelier, 1997.

21- Comme l'atteste le témoignage de Mounette Dutilleul rapporté par Jean-Pierre Besse et Claude Pennetier, *Juin 1940, la négociation secrète*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2006, p. 122.

22- Roger Bourderon, *La Négociation. Été 1940 : crise au PCF*, Paris, Éditions Syllepse, 2001 ; Jean-Pierre Besse et Claude Pennetier, *op. cit.*

23- Georges Ribeill et Léon Strauss, « Georges Wodli » in Jean Maitron et Claude Pennetier (dir.), *op. cit.*

24- *Ibid.*, Serge Wolikow, « Pierre Semard ».

a été l'un des défenseurs acharnés – en 1934) et du comité central du PCF (secrétaire général de 1924 à 1928), il est arrêté le 20 octobre 1939 pour infraction au décret du 26 septembre, condamné à trois ans de prison et fusillé, comme otage, à Évreux le 7 mars 1942. Force est bien de constater qu'il n'a jamais fait de résistance ou, pour dire les choses autrement, que la situation qui lui a été faite par son arrestation en octobre 1939 lui a interdit cette possibilité. La lecture des publications clandestines laisse pourtant présumer le contraire :

« Le 7 mars 1942, tombait sous les balles des boches, le militant, le patriote, le grand Français Pierre Semard, secrétaire général de notre Fédération des Cheminots. [...] Pierre Semard est mort en patriote comme le comte d'Estienne d'Orves, Gabriel Péri, Lucien Sampaix, Timbault, Michels et Vercruysse et d'autres martyrs de la liberté²⁵. »

« Gloire aux marins de Toulon qui ont sabordé leurs bateaux et sont morts en héros [...] Ils ont donné leur sang pour que la France vive et leur sacrifice rejoint celui des soldats de Bir-Hakeim, celui d'Estienne d'Orves, de Gabriel Péri, de Pierre Semard, de Félix Cadras, de Charles Michels, de Jean Catelas, de Timbaud, du jeune Guy Môquet et de tous les patriotes tombés sous les balles des Boches en chantant *La Marseillaise* et en criant « Vive la France »²⁶. »

En adjoignant le nom de Pierre Semard à celui d'Honoré d'Estienne d'Orves, un des pionniers de la Résistance et le premier agent de la France libre fusillé, et en indiquant qu'ils sont tous deux passés par les armes, on en arrive presque à oublier que Semard n'a pas pu être résistant. De plus, dans la mesure où il est cité aux côtés d'autres grandes figures communistes fusillées, ce très haut dignitaire du parti devient, dans sa mémoire, quitte à « arranger faits et documents pour les couler dans une histoire canonique »²⁷, l'archétype du cheminot résistant, comme le sont déjà Gabriel Péri pour les intellectuels, Jean-Pierre Timbaud pour les métallos ou Jules Vercruysse pour les ouvriers du textile. Le 7 mai 1945, en organisant les obsèques officielles de Pierre Semard au

25- IHS CGT – Fédération des cheminots, *La Tribune des cheminots*, n° spécial, 7 mars 1943, p. 1.

26- *L'Humanité*, n° 191 (4 décembre 1942), extrait de Jacques Duclos, *Mémoires*, vol. 3, *Dans la bataille clandestine. Première partie 1940-1942. De la drôle de guerre à la ruée vers Stalingrad*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1970, p. 296.

27- Claude Pennetier, « La mort et la mémoire des militants ouvriers », in Olivier Dumoulin et Françoise Thelamon (dir.), *Autour des morts, mémoire et identité*, Rouen, Publications de l'université de Rouen, 2001, p. 433.

cimetière du Père-Lachaise²⁸ et en l'enterrant dans le périmètre réservé aux grandes personnalités communistes (Henri Barbusse, Paul Vaillant-Couturier, colonel Fabien), le PCF scelle définitivement son choix.

La figure de Louis Armand semble émerger à la fin de l'année 1944, avec son entrée, le 18 novembre, dans l'ordre élitiste des compagnons de la Libération. Premier des trois cheminots à recevoir alors cette haute distinction – Maxime Guillot et Gabriel Thierry l'obtiennent par décret du 20 janvier 1946 –, Louis Armand est devenu depuis lors un véritable casse-tête pour l'historien qui cherche à reconstituer avec précision son parcours résistant. Les sources rares et lacunaires existantes²⁹ ne nous éclairent en effet nullement sur sa vie quotidienne pendant les années 1940-1942 qu'il partage entre la légalité et la clandestinité. Les différentes fonctions de direction exercées à la SNCF, entre 1940 et 1944, par cet ingénieur polytechnicien – chef de la division de la Traction pour la région sud-est jusqu'en septembre 1941, chef de la division du Mouvement au service de l'Exploitation jusqu'en décembre 1943 puis chef du service du Matériel et de la Traction pour la région ouest³⁰ – en font, ce qui n'échappe pas à la Résistance, un observateur de tout premier plan de la situation évolutive des transports ferroviaires. Contacté par un agent du Bureau central de renseignements et d'action (BCRA)³¹, il fournit régulièrement et directement à un agent de la Centrale Prométhée – sans être rattaché à un réseau, pour ne « pas

28- À noter que son nom a été mal orthographié sur sa pierre tombale puisqu'il y est écrit : « Sémard » (une vérification a été effectuée auprès du bureau de l'état civil de la mairie de Bragny-sur-Saône).

29- Outre les éléments disponibles dans les archives de l'association Résistance-Fer aux Archives nationales, une fiche individuelle au Bureau Seconde Guerre mondiale et Résistance et un dossier à la préfecture de Police de Paris ainsi qu'au musée de l'Ordre de la Libération, se reporter à Association des amis de Louis Armand, *Louis Armand : 40 ans au service des hommes*, Paris, Éditions Lavauzelle, 1986, p. 25-46 ; Henri Teissier du Cros, *Louis Armand, visionnaire de la modernité*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1987, p. 131-170 ; Christian Chevandier et Georges Ribeill, « Louis Armand » in François Marcot (dir.), *op. cit.*, p. 348-349.

30- CAH SNCF, 138LM50, fiche de renseignements remplie en 1946 à l'occasion de la demande d'attribution du grade d'officier de la légion d'honneur à Louis Armand.

31- Nous ignorons le nom de son contact qui diverge selon les ouvrages consultés : le colonel Passy (colonel Passy, *Mémoires du chef des services secrets de la France libre*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2000, p. 715 ; Jean-Christophe Notin, *1061 compagnons. Histoire des compagnons de la Libération*, Paris, Perrin, 2000, p. 487), « Michel » qui prend langue sur l'ordre du chef du BCRA et de son adjoint, André Manuel (Association des amis de Louis Armand, *Louis Armand*, Paris, Éditions Charles Lavauzelle, 1986, p. 28).

risquer les intéressantes possibilités qu'il [...] offr[e] »³² – des informations sur les déplacements ferroviaires ennemis et sur les résultats des bombardements alliés. Nous n'avons aucune trace de ses activités clandestines jusqu'en 1943, moment où Jean-Guy Bernard, également ancien élève de l'école Polytechnique, entre en relation avec lui pour mettre en place une stratégie d'ensemble entre les groupes cheminots du mouvement Combat (NAP-Fer) localisés en zone sud et ceux de la zone nord³³. Après l'arrestation de Jean-Guy Bernard en janvier 1944, il prend la tête de la « Résistance-Fer ». Arrêté par la gestapo le 24 juin 1944 et incarcéré à Fresnes, il est libéré le 18 août suite aux accords von Choltitz-Nordling³⁴. Trois mois plus tard, la croix de la Libération est décernée à ce « fonctionnaire de la SNCF [...] entré dès la première heure dans les rangs de la Résistance »³⁵ qui, tout en restant à son poste, a coordonné la résistance des cheminots. Parce qu'il est un pionnier de la Résistance, qu'il exerce parallèlement son métier et ses responsabilités clandestines, Louis Armand devient, à la Libération, l'incarnation du combat mené, entre 1940 et 1944, par les cheminots résistants.

Les premiers éléments de la matrice mémorielle de la résistance des cheminots sont progressivement codifiés entre 1940 et 1944. Les mémoires gaulliste et communiste de la Résistance distinguent, parmi leurs héros, des cheminots : la figure collective des cheminots saboteurs est entérinée à l'unanimité, Pierre Semard est considéré au PCF comme l'emblème des cheminots résistants. D'autres personnalités, comme Louis Armand, apparaissent après la Libération. Ces représentations sont propagées, dans la mémoire sociale, par différents acteurs de mémoires parmi lesquels on dénombre les anciens résistants désormais mués en témoins.

32- Colonel Passy, *op. cit.*, p. 715.

33- Claude Bourdet, *L'Aventure incertaine. De la Résistance à la Restauration*, Paris, Éditions du Félin, 1998, p. 214.

34- Le 17 août, après négociations avec les autorités allemandes, le consul général de Suède Raoul Nordling obtient la libération de plus de 3 000 prisonniers politiques, leur évitant ainsi la déportation.

35- Musée de l'Ordre de la Libération, dossier de Louis Armand, décret du 18 novembre 1944 portant attribution de la croix de la Libération à Louis Armand.

Les témoins de la Résistance, acteurs de mémoires de la résistance des cheminots

À cause du rôle stratégique des transports ferroviaires dans l'économie, les cheminots sont un maillon incontournable dans la chaîne résistante. Souvent sollicités par les résistants à un moment donné, ils agissent en utilisant de multiples formes d'action (propagande, passages clandestins, renseignements, sabotages...). Dès la Libération, de nombreux acteurs-témoins de la Résistance vont, quelle que soit leur appartenance politique, rendre hommage, dans leurs récits, aux cheminots résistants, en les citant de manière intermittente mais récurrente, et à certains de leurs faits d'armes (les sabotages ferroviaires sont relatés par tous ; le rôle précurseur des cheminots dans la grève du 10 août 1944 seulement par les auteurs communistes). En outre, la mémoire des grandes figures de la résistance des cheminots est portée soit par des groupes (Pierre Semard, Jean Catelas et Georges Wodli par des auteurs dépendant du parti communiste et de la CGT), soit par des individus (Louis Armand par ses anciens compagnons de route).

Acteurs de second plan dans la Résistance, les cheminots trouvent naturellement leur place, en toile de fond – une ligne seulement parfois leur est dédiée –, dans les témoignages des anciens résistants. Les témoins considèrent effectivement comme un truisme la présence des cheminots dans le paysage résistant :

« Dans toute la France les cheminots firent un travail formidable pour résister à l'occupant³⁶. »

« Je pus admirer les cheminots (qui devaient jouer un si grand rôle dans la Résistance)³⁷. »

L'utilisation quasi systématique du vocable « cheminots » au pluriel permet non seulement d'attribuer à l'ensemble du groupe professionnel des cheminots les actions d'une minorité d'individus mais aussi de renforcer l'idée prégnante selon laquelle tout le groupe a résisté. Cet axiome est également partagé par les gaullistes et les communistes :

« C'est une place de tout premier ordre que les cheminots occupent dans la Résistance. Qu'il s'agisse de passages de prisonniers évadés, d'actes de sabotage, de service de renseignements, la part

36- André Courvoisier, *Le Réseau Heckler : de Lyon à Londres*, Paris, France-Empire, 1984, p. 93.

37- Anne-Marie Bauer, *Les Oubliés et les ignorés*, Paris, Mercure de France, 1993, p. 45.

qu'ils ont prise dans la lutte clandestine fut, en tous lieux et en tout temps, d'une importance capitale³⁸. »

« Pendant toute la guerre, les cheminots de Perrigny ont participé massivement au combat sous toutes les formes contre l'occupant. Voir en annexe la liste des sabotages et déraillements organisés de 1940 à 1944 par l'OS, les comités populaires et les groupes FTPF des cheminots de Perrigny³⁹. »

Ce dernier exemple illustre la seconde image stéréotypée et prédominante de la résistance des cheminots projetée perpétuellement par les témoins, celle du cheminot saboteur :

« À Vandières, à Onville, à Pagny-sur-Moselle, à St-Nicolas-de-Port, à Blainville, à Lunéville, à Avricourt, à Pagny-sur-Meuse, à Moncel, à Toul, à Bar-le-Duc, à Baccarat, dans des centaines de stations et de gares de moindre importance, partout les cheminots ont pillé les wagons, détruit ou détérioré le matériel, saboté les machines, fait sauter les voies, détourné des trains entiers⁴⁰. »

« Les cheminots de Nantes, de Saint-Brieuc, à l'exemple de ceux de la Brohinière (Ille-et-Vilaine) avaient commencé un sabotage systématique de tout ce qui passait en gare : sable et potée d'émeri dans les graisseurs de wagons, sabotages des calages des pièces et matériels chargés sur les wagons, etc.⁴¹ »

« Tout avait été minutieusement préparé avec plans à l'appui pour la pose d'un nouvel explosif – modèle plastic – de part et d'autre de la voie. Sous la responsabilité de Raymond, l'emplacement du détonateur avait été choisi dans un endroit boisé. [...] Le lendemain matin, vers 6 heures, tout se déroula comme prévu : le train déraila après le passage de la locomotive...⁴² »

Si les témoins s'accordent sur l'image du peuple cheminot résistant qui exécute des sabotages ferroviaires, le rôle déclencheur joué par les cheminots lors de la grève insurrectionnelle du 10 août 1944 n'est revendiqué que par les communistes qui la considèrent « comme significative de la justesse de leurs vues et de la prévalence de leurs résolutions »⁴³ :

38- Nicolas Hobam, *op. cit.*, p. 93.

39- Albert Ouzoulias, *op. cit.*, p. 218.

40- Nicolas Hobam, *op. cit.*, p. 96.

41- Charles Tillon, *Les FTP. Témoignage pour servir à l'Histoire de la Résistance*, Paris, Julliard, 1962, p. 69.

42- Pierre Sudreau, *Au-delà de toutes les frontières*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1990, p. 54.

43- Christian Chevandier, *op. cit.*, p. 234.

« À partir du 10 août, la généralisation de la grève des cheminots entraînera la paralysie générale des transports et facilitera la mobilisation effective des foules laborieuses sur la base des villes et des quartiers. [...] Le 18 août, le jour où l'insurrection deviendra le mot d'ordre de l'ensemble de la population, les cheminots en grève occuperont toujours victorieusement leurs installations⁴⁴. »

« Ce sont les cheminots qui sont choisis pour donner le départ : grâce au degré élevé atteint par leur organisation clandestine et leur combativité, et à cause de l'intérêt stratégique primordial de leur grève qui paralyserait les chemins de fer pour l'ennemi tout en les préservant pour la France libérée⁴⁵. »

De même, la hiérarchie des choix des grandes figures (Pierre Semard-Jean Catelas-Georges Wodli), décidée par le PCF dès la clandestinité où il constitue une séquence matricielle, est reproduite *stricto sensu* dans les ouvrages de leurs camarades publiés après la Libération. Le classement, entre 1967⁴⁶ et 1970⁴⁷, des membres du comité central morts pour la France montre que Semard est toujours en tête de liste alors que Catelas et Wodli passent respectivement du quatrième au troisième rang et de la cinquième à la huitième position. Si Pierre Semard et Georges Wodli sont progressivement resitués à leur juste place (Semard comme « défenseur infatigable des cheminots⁴⁸ » et Wodli en tant qu'organisateur de la résistance des cheminots en Alsace-Moselle), par contre Jean Catelas paye lourdement le fait d'avoir été en première ligne lors des négociations de l'été 1940 avec les autorités allemandes. Appliquant pourtant scrupuleusement les directives de Duclos et de Thorez⁴⁹, il est, à double titre, sanctionné en étant d'abord écarté de la direction de son parti puis marginalisé dans sa mémoire. Cette tentative d'accord compromettant est longtemps passée sous silence dans les ouvrages écrits par les communistes⁵⁰.

44- Charles Tillon, *op. cit.*, p. 448-449.

45- Germaine Willard, Jean Gacon, Basile Darivas et Henri Rol-Tanguy, *Le Parti communiste français dans la Résistance*, Paris, Éditions sociales, 1967, p. 311.

46- *Ibid.*, p. 5.

47- Jacques Duclos, *op. cit.*, se reporter au livret de photographies inséré au milieu de l'ouvrage.

48- Pour reprendre l'expression utilisée par Antoine Porcu, *Héroïques. Ils étaient communistes*, Paris, Hachette, 2003, p. 133.

49- Jean-Pierre Besse et Claude Pannetier, *op. cit.*

50- Jacques Duclos, *op. cit.*, p. 185-189, Antoine Porcu, *op. cit.*, p. 29.

Le destin mémoriel de Louis Armand diffère de celui des trois protagonistes précédents puisqu'il est encore en vie à la Libération. Exerçant déjà, entre 1940 et 1944, de grandes responsabilités dans les régions SNCF du Sud-Est et de l'Ouest, il occupe ensuite, de 1949 à 1958, les fonctions les plus élevées au sein de l'entreprise publique, comme directeur général jusqu'en 1955 puis avec un mandat de président. Ce cheminot, au parcours professionnel et résistant peu ordinaire par rapport à celui des autres membres de sa corporation, symbolise cependant, avec son accession au titre de compagnon de la Libération, l'engagement clandestin des cheminots. Avec les très hautes charges professionnelles qu'il assume à la SNCF dans les années 1950, Louis Armand devient aussi l'incarnation de la résistance institutionnelle – développée par Paul Durand dans son ouvrage⁵¹ qui est resté la référence sur le sujet pendant une trentaine d'années – et par voie de conséquence un acteur de mémoire de tout premier plan⁵². S'il reste toutefois peu disert sur sa propre expérience résistante, il a, en revanche, *via* ses discours et ses rares écrits sur la période, largement contribué à répandre dans la mémoire sociale l'idée selon laquelle le groupe des cheminots a massivement résisté :

« On n'a pas assez souligné, à mon sens, le caractère unanime du mouvement d'âme qui fermenta chez les cheminots pendant l'Occupation : en aucune circonstance on ne vit, je crois, pareil consensus dans un groupement d'hommes aussi important⁵³. »

Le souvenir de Louis Armand – décédé le 30 août 1971 – et les images de la résistance de la personne morale « SNCF » et de ses cheminots qu'il a supportées, sont entretenus par ses compagnons de route des réseaux polytechnicien et/ou de la clandestinité (Henri Malcor⁵⁴, Jacques Chaban-Delmas⁵⁵, Pierre Sudreau⁵⁶) qui ont repris le flambeau :

« Louis Armand [...] était un homme prodigieusement intelligent. Nous lui devons, et ça ne se sait pas, la réussite rapide du

51- Paul Durand, *op. cit.*

52- Comme l'explique l'article de Georges Ribeill, « *Résistance-Fer*, du "réseau" à l'association : une dynamique corporative intéressée ? », in « Les cheminots dans la résistance, une histoire en évolution », *Revue d'histoire des chemins de fer*, n° 34 (printemps 2006), p. 60-64.

53- Louis Armand, *op. cit.*, p. 76.

54- Il a été président de l'Association des amis de Louis Armand.

55- Jacques Chaban-Delmas, *Les Compagnons*, Paris, Albin Michel, 1986, p. 137-156.

56- Pierre Sudreau, *Au-delà de toutes les frontières*, *op. cit.*, p. 50-52 ; Pierre Sudreau, *Sans se départir de soi. Quelques vérités sans concession. Entretiens avec François George*, Paris, Éditions Tirésias, 2004, p. 22-24.

débarquement. [...] Louis Armand a donc joué un rôle extraordinaire et il serait bon qu'on lui rende davantage hommage⁵⁷. »

« Dès l'été de 1940, la résistance de la SNCF se manifeste. [...] Cette résistance prend deux formes distinctes. D'abord une forme collective : c'est la compagnie elle-même qui en tant que personne morale s'efforce, par des attermolements, des retards calculés, des difficultés techniques artificiellement créées, de contrecarrer l'action de l'ennemi. Il y a, également, une résistance des cheminots agissant à titre individuel ou à travers des organisations clandestines pour faire de leurs activités professionnelles une arme dans la lutte contre le Reich⁵⁸. »

En présentant en arrière-plan de leurs témoignages les images les plus marquantes de la résistance cheminote, les anciens acteurs de la Résistance contribuent à véhiculer, dans la mémoire sociale, les représentations des groupes (organisations résistantes, politiques, syndicales, associatives et/ou amicales, etc.) dont ils sont membres. Par la répétition constante des éléments de la matrice mémorielle de la résistance des cheminots, les témoins participent *in fine* à l'élévation des figures cheminotes – individuelles et collectives – au rang de héros éponymes de la Résistance.

La construction des représentations de la résistance des cheminots commence dès la clandestinité (les cheminots saboteurs, Pierre Semard, Jean Catelas, Georges Wodli) et se poursuit après la Libération (Louis Armand, Gabriel Thierry, Maxime Guillot, Lucien Rose...). Les choix effectués au sein des différentes mémoires sont définitifs et le souvenir des héros – individuels et/ou collectifs – est ensuite porté et entretenu fidèlement par des gardiens de mémoires (parti communiste, CGT, SNCF, association Résistance-Fer, Association nationale des cheminots anciens combattants, anciens résistants cheminots ou non, etc.) toujours vigilants et très efficaces. Les acteurs de mémoires de la résistance des cheminots ont réussi, au fil du temps, à hisser et à maintenir les cheminots en bonne place dans le panthéon de la mémoire résistante. La mémoire résistante du groupe professionnel des cheminots est, en ce sens-là, singulière et ne trouve son équivalent dans aucune autre mémoire de la Résistance.

57- *Ibid.*, p. 23-24.

58- Jacques Chaban-Delmas, *op. cit.*, p. 144.